

Franz-Olivier Giesbert

L'arracheuse de dents



folio

COLLECTION FOLIO

Franz-Olivier Giesbert

L'arracheuse
de dents

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2016.*

Couverture : D'après photo © Denver Public Library,
Western History Collection / Bridgeman Images.

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971. Il devient successivement directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur* (1985-1988) puis directeur de la rédaction du *Figaro* (1988-2000) et, enfin, directeur du *Point* (2000-2014) où il est actuellement éditorialiste.

Il a publié plusieurs romans, dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Un très grand amour*, *La cuisinière d'Himmler*, *L'arracheuse de dents*, *Belle d'amour*, et des biographies : *François Mitterrand ou la tentation de l'histoire* (prix Aujourd'hui 1977), *Jacques Chirac, Le président*, *François Mitterrand, une vie* et *La tragédie du président*.

AVANT-PROPOS

La meilleure façon de ne pas rater sa vie, c'est de la refaire tout le temps. Après la mort de mon père, j'ai quitté la France pour m'installer aux États-Unis. Je ressentais sa disparition comme une sorte de libération, j'allais dire de renaissance ; après qu'il eut si longtemps bouché mon avenir, il me semblait, soudain, que le monde était à moi.

Écrivain à succès, papa était un personnage égocentrique et prométhéen, qui apportait de la joie partout, dans sa famille comme dans sa vie sociale. Un agent d'ambiance des soirées parisiennes. Je haïssais cette tyrannie de la félicité qu'il prétendait imposer à tout le monde, surtout à ses enfants, au nom de Nietzsche ou d'Épicure, ses deux héros : en réalité, ses armes du bonheur étaient le vin et la cuisine qui, au soir de sa vie, devinrent ses principaux sujets de conversation avec les pensions alimentaires. De là vient, d'après mon psychanalyste, mon inaptitude au bien-être.

Débarassé enfin de cette ombre envahissante, je décidai de démissionner du groupe de presse et d'édition où je végétais, pour changer de vie et

devenir professeur à l'université Harvard, à côté de Boston où mon père était né. Un retour aux sources familiales. C'est ainsi que je récupérai la petite maison de Nantucket, sur Main Street, qu'occupa ma grand-mère paternelle jusqu'à sa mort et que papa m'avait léguée à la sienne. Il me fallut plusieurs mois pour faire déguerpir les locataires, deux fins de race septuagénaires et infantiles, aux visages ascétiques. De grands fumeurs de cannabis au coin du feu.

À Harvard, j'enseignais l'histoire de l'Europe, des origines à nos jours, et préparais mes cours comme un forçat. Un des amis universitaires de mon père, le politologue Ezra Suleiman, m'avait prévenu : « Il faudra t'accrocher, mon gars. Chez nous, quand les professeurs ne bossent pas assez, ils sont virés comme des malpropres. » À l'instar de tous mes collègues, j'étais noté par les étudiants qui avaient ma reconduction, donc ma vie, entre leurs mains d'enfants gâtés. Autant dire que je ne lésinais ni sur la démagogie ni sur ma disponibilité. Au grand désespoir de ma femme, je passais mes nuits à répondre à leurs mails qui n'avaient souvent aucun rapport avec ma discipline. J'étais à la fois leur boniche, leur sexologue, leur conseiller psychologique et leur paternel de substitution.

Une fois la maison récupérée, mon travail m'empêcha de me rendre à Nantucket aussi souvent que je l'aurais souhaité. Mais à la fin de ma deuxième année universitaire, après que ma femme m'eut annoncé qu'elle me plaquait pour un gynécologue de Boston, célébrité télévisuelle de sa spécialité, je décidai d'aller passer toutes les vacances

d'été sur mon île. Mes deux enfants, qui avaient prévu de me rejoindre afin de me soutenir moralement, se décommandèrent quand leur mère décida de traverser l'Atlantique pour leur présenter son nouveau compagnon.

Je fus d'autant plus blessé par cette séparation que je ne l'avais pas vue venir. J'avais bien noté que, depuis quelque temps, ma femme n'arrivait plus à me regarder dans les yeux ou qu'à plusieurs reprises elle m'avait dit : « Il faut qu'on se parle. » Mais je ne m'étais pas inquiété : quand je lui demandais le sujet qu'elle souhaitait aborder, elle se dérobait toujours. Jusqu'au jour où, en mon absence, elle a déménagé toutes ses affaires avant de m'annoncer par texto qu'elle demandait le divorce.

Même si je préfère l'île toute proche de Martha's Vineyard, tellement plus verdoyante, j'aime Nantucket : j'ai toujours le sentiment de marcher sur les pas d'Herman Melville, du capitaine Achab, de ses matelots et de ma grand-mère, la reine de la tarte aux pommes, chez qui j'ai passé, pendant ma jeunesse, des vacances de rêve.

Une originale. Avec ça, drôle et cultivée. Ma grand-mère prétendait que sa maison était dans notre famille depuis le XIX^e siècle, ce que j'ai pu vérifier, et que certains de nos ancêtres étaient des protestants britanniques débarqués du *Mayflower* sur les côtes proches de cap Cod dans les années 1620, ce qui restait à prouver.

Pour me changer les idées, j'entrepris d'écrire un récit sur ma grand-mère, dans le style du livre que mon père avait consacré à ses deux parents.

Mais ça n'avancait pas. Il faut dire que mon régime, à base de whisky et de beurre de cacahuètes, ne favorisait guère l'inspiration. Je finis par déclarer forfait avant de me reconvertir dans des travaux de peinture et de bricolage.

Il y a les maisons vivantes et les maisons mortes. Même si elle avait toujours été habitée après le décès de ma grand-mère, ma bicoque avait rendu l'âme depuis longtemps lorsque j'y emmenageai. Pas un bruit ne venait troubler le silence qui y régnait la nuit, un silence de tombeau. L'agence immobilière qui la gerait et les locataires qui s'y étaient succédé ne lui avaient pas donne cet amour dont les pierres et les murs ont besoin pour vivre. Je la sentais maintenant ressusciter sous mes coups de marteau ou de pinceau.

Un jour, derrière les lambris au pied de l'escalier, je découvris un débarras qui avait servi de nid à des generations de souris. La mort dans l'âme, je jetai à la poubelle presque tous les exemplaires d'une collection de *The Old Farmer's Almanac*, fonde en 1792 par Robert B. Thomas : ils étaient réduits à l'état de grignotis macules de pisse et de crotte. Plusieurs vieilles ditions de classiques de la littérature avaient subi le même traitement. Notamment un exemplaire du premier tirage d'un de mes romans preferes, *Huckleberry Finn* de Mark Twain, avec une dédicace de l'auteur. C'est l'une des rares choses que je sauvai de mon grand nettoyage d'été avec plusieurs petites sculptures d'art africain en bois et un gros manuscrit noue par une ficelle, conserve dans une boîte en fer rongée par la rouille.

Sur la première page, il y avait un titre en lettres capitales :

HISTOIRE DE MA VIE POUR L'ÉDIFICATION
DE MON PETIT-FILS
ET DES GÉNÉRATIONS FUTURES

Je ne crois pas que je me serais plongé dans la lecture d'un manuscrit affublé d'un titre de ce genre si je n'étais tombé, à la page suivante, sur le nom de l'auteur auquel mon dogmatisme orthographique refuse d'accoler un *e*, contrairement à ce que nous ordonne la maréchaussée du bien-penser :

Par Lucile Bradsock

N'ayant jamais donné dans le culte des mânes familiales, je n'avais jamais entendu parler de cette femme qui portait mon nom mais, après une petite recherche généalogique sur Google, je compris que c'était mon aïeule : la mère de l'arrière-grand-mère de mon arrière-grand-mère. Une pionnière qui avait franchi l'Atlantique pour fonder cette lignée de polichinelles fantasques dont mon père fut l'un des ébouriffants avatars.

Les pages du manuscrit n'étaient pas numérotées ni même dans l'ordre et il en manquait pas mal. Le texte était, de surcroît, truffé d'anglicismes et de mots de vieux français auxquels j'ai dû trouver des synonymes. Plusieurs chapitres concernant l'Amérique étaient rédigés en anglais et il m'a fallu les traduire. C'est dire le travail auquel je me suis livré,

sans craindre les anachronismes, pour vous présenter, sous un nouveau titre, les mémoires de ma truculente ancêtre. Même si, en vérifiant les dates et les lieux, je n'ai pas trouvé d'erreurs, je ne sais trop quel crédit historique il faut donner à ses exploits. La parole est à vous : comme tout le monde le sait, sauf les écrivains, ce sont les lecteurs qui écrivent les livres.

Frédéric Bradsock
Nantucket, 2015

INTRODUCTION

En cet an de grâce 1876, j'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, autrement dit l'âge où les roses sont devenues des gratte-cul qui passent leur temps à raconter leur vie. Mais je me maintiens.

Certes, mon visage me ferait peur si je ne m'y étais pas habituée. Une tête de vieille pomme cuite. J'évite d'ouvrir la bouche : il reste trop peu de chaises dans ma salle à manger.

Mais ma carcasse fait encore de la résistance. Je ne me laisse pas marcher dessus. Si j'ai un pied dans la fosse, l'autre ne se résigne pas à l'y rejoindre. Ce qui m'a maintenue si longtemps debout, c'est l'envie d'embêter le monde et de réparer les injustices : je ne les supporte pas, je suis une redresseuse de torts.

Une arracheuse de dents aussi. Mon métier de dentiste m'a ouvert toutes les portes et je remercie tous les jours le Seigneur de m'avoir si bien orientée. Quand, pour soulager d'atroces douleurs, vos doigts ont pénétré dans les bouches malodorantes d'augustes personnages, vous gardez, si j'ose dire, une main sur eux. D'où mon incroyable carnet d'adresses.

Mon entregent et, sans fausse modestie, ma beauté ont fait le reste. Il y a très longtemps, j'étais un joli brin de fille et je savais jouer de mes charmes. J'avais de la dent, comme on dit. De taille moyenne, les bras fins, la fesse ferme, la poitrine ample, les cheveux châains bouclés et une bouche conçue exprès pour les baisers, je peux dire sans me vanter que j'ai rendu fous des tripotées d'hommes qu'excitait aussi mon visage ovale de Vierge Marie.

Il y a deux façons de vieillir. Soit en pourrissant. Soit en s'asséchant. Moi, j'ai emprunté la seconde voie jusqu'à ressembler depuis quelques décennies à ces vieux arbres du désert que le soleil a noircis et tortus. J'ai des bras et des jambes étiques comme leurs branches. Ils n'ont l'air de rien mais, jusqu'à ce jour, ils m'ont permis de déguerpier, de me défendre ou de me venger.

Je suis née avant la Révolution française et j'en ai entendu, des hurlements de l'autre monde. Après ce que j'ai vécu, je n'ai plus peur de rien. Il y a belle lurette, par exemple, que je ne suis plus terrorisée par la lecture du Livre du Deutéronome où Moïse égrène son chapelet de malédictions contre les violateurs de la loi de Dieu qu'il entend frapper « d'une gale et d'une démangeaison incurable de la partie du corps par laquelle la nature rejette ce qui lui est resté de nourriture » tout en les vouant à une misère qui les amènera à « manger en cachette leurs propres enfants ».

Je comprends Moïse : c'est ainsi qu'il faut traiter nos ennemis. Si j'ai écrit mes mémoires, c'est pour vous convaincre de quitter sans attendre le grand

troupeau humain qui, houspillé par des hordes de scélérats, avance, la tête basse, le pas traînant, comme le bétail de boucherie. Résistez ! Révoltez-vous ! N'ayez pas peur ! Quand on vous donne un coup de bâton, ne tendez plus l'autre flanc comme la moutonnaile de notre espèce : vous avez vu où ça l'a menée.

Je vis avec Dieu, c'est-à-dire le cosmos. Il m'accompagne et je l'ai souvent vu, en levant les yeux vers le ciel étoilé ou en les baissant pour observer la feuille d'herbe s'étirer vers le soleil qui la gonfle de vie. Mais j'ai appris à me méfier. Le Diable aussi est partout et, parfois, là où on ne l'aurait jamais imaginé : tapi dans l'ombre de Dieu.

Sans doute ai-je perdu beaucoup de temps en passant ma vie à faire la guerre au Mal qui, tel le chiendent, repousse sitôt qu'on l'a coupé. Je ne le regrette pas comme je ne regrette pas d'avoir aimé l'amour, la seule activité humaine qui ne nous fait pas courir le risque de nous retrouver un jour nez à nez avec le Diable.

Un livre, c'est comme une bouteille à la mer. Il appartient à tout le monde, chacun se l'approprié. C'est tout ce que je me souhaite pour celui-là. Je ne l'ai pas écrit pour édifier une de ces légendes ridicules qui encombrant les bibliothèques mais pour partager avec vous des idées ou des émotions avant d'entrer dans mon cercueil.

Dédiant ce livre au cosmos, aux hommes et aux perruches qui, chacun à leur façon, m'ont comblée de bonheur, j'ai décidé de le commencer par ce que je considère comme le plus grand de mes actes de gloire, quand fut donné aux États-Unis d'Amérique un coup de semonce dont ils n'ont pas fini de parler.

I

LE JOUR OÙ J'AI VU LES SIOUX
HUMILIER L'ARMÉE AMÉRICAINE

1876

